Document généré le 25 avr. 2024 15:04

24 images

Sans désespoir
Le cerf-volant bleu de Tian Zhuangzhuang

Monica Haïm

Numéro 73-74, septembre–octobre 1994

URI : https://id.erudit.org/iderudit/23264ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Haïm, M. (1994). Compte rendu de [Sans désespoir / *Le cerf-volant bleu* de Tian Zhuangzhuang]. *24 images*, (73-74), 100–100.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1994

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

«Un récit sans héroïsme ni pathos.»

SANS DÉSESPOIR

par Monica Haïm

La mort de Staline (1953) et le début de la Révolution culturelle (1966-1967) sont le cadre historique et temporel des treize premières années de la vie de Tietou. L'histoire qu'il raconte aujourd'hui constitue le récit du cadre familial, social et politique dans lequel il a évolué jusqu'à son entrée dans l'adolescence, l'antichambre de l'âge adulte, âge auquel on dirait que sa vie s'est brusquement et brutalement arrêtée ne serait-ce que temporairement. Cet arrêt est illustré, d'un point de vue littéral, par le dernier plan du film (Tietou, battu sauvagement par une bande de Gardes Rouges, gît dans la rue: un mince filet de sang coule du coin de sa bouche). Il est exprimé, au plan symbolique, par un cerf-volant bleu accroché à la cime d'un arbre, déchiré et secoué par le vent, et, il correspond, au plan métaphorique, à la suspension de la vie «normale» provoquée par la Révolution culturelle.

Lorsqu'on considère que parmi ces suspensions qui ont duré jusqu'à la mort de Mao en 1976 — mort avec laquelle la Révolution culturelle s'est éteinte — on compte la fermeture de l'Académie cinématographique de Pékin dont Tian Zhuangzhuang avec Chen Kaige et Zhang Yimou ont été élèves de la première classe admise après sa réouverture en 1978, une jonction fascinante s'opère entre le personnage qui raconte (Tietou) et la personne qui met en place les conditions de possibilité du récit (Tian Zhuangzhuang, le réalisateur, né en 1952). Ainsi, le film, bien qu'il ne soit pas autobiographique, représente une réflexion et une description qui repose sur l'expérience vécue, ce qui le distingue des films désormais devenus célèbres tels ***Adieu ma concubine*** (Chen Kaige), ***Épouses et concubines*** et ***Qiu Ju*** (Zhang Yimou).

Du point de vue politique et humain cette expérience est placée sous le signe de la perte des hommes, des pères. Chaque étape de la révolution maoïste apporte à Tietou la mort d'un père: son père, ses deux beaux-pères et son oncle. Mais, ce qui étonne ici ce n'est pas tant l'aspect tragique de l'histoire que le ton calme et digne sur lequel elle est racontée. Ni héroïsme, ni pathos; ni rien de ces courants profonds de haine et de rancune, de récriminations amères qu'on trouve dans les récits de l'ex-Est. Certes, la Chine est toujours une république populaire. Toutefois, c'est plus une question de culture que d'autocensure, il me semble. Et c'est précisément cette culture qu'on trouve dans les riches descriptions de ce film.

Les espaces exigus des habitations individuelles et la vie communautaire des cours intérieures; la famille, les voisins, la bienveillance des gens et la simplicité des échanges. Cet incroyable climat de bonne volonté, d'activité, d'intensité de la vie quotidienne dans ses détails les plus banals. Les repas, leur préparation, tous ces gestes, maintes fois accomplis, qui, pourtant, n'ont rien de machinal.

Cinématographiquement, cette énergie tranquille, cette saine vitalité que le film exsude est exprimée par la longueur des plans et la multiplication des points de vue: presque aucun mouvement d'appareil, aucun parcours de surface. Le temps n'est pas parcouru mais accumulé.

Le malheur existe, certes, mais non le désespoir.

C'est loin de nous, et le film mesure cette distance lorsqu'il nous montre Tietou et sa mère installés dans la maison d'un cadre qu'elle a épousé pour lui donner un père. Dans cette maison individuelle à l'occidentale avec eau courante, W.C. et cuisine, à cent lieues de la cour communautaire, ce qui pèse n'est pas tant sa transformation d'institutrice qu'elle était en rien de plus qu'une femme de ménage, ce sont surtout la solitude et l'isolement. ■

LE CERF-VOLANT BLEU
Chine 1993. Ré.: Tian Zhuangzhuang. Scé.: Xiao Mao. Ph.: Xiang Yong. Mont.: Qian Lengleng. Mus.: Yoshihide Otomo. Int.: Zhang Wenyao, Chen Xiaoman, Lu Liping, Pu Quanxin, Li Xuejian, Guo Baochang. 138 minutes. Couleur. Dist.: Aska Film.